

Le petit journal
d'une grande exposition

Victor Hugo, le romantisme et le réalisme à Comines-Warneton.

Eugène Verboeckhoven – Charles Degroux – Pierre-Paul Denys

Une publication conjointe du Musée de la Rubanerie et de la Ville de Comines-Warneton. Septembre 2011

Le siècle d'une « force qui va »...

Le dix-neuvième siècle est celui de tous les contrastes. S'il a permis à nombre de peuples d'exprimer puis de gagner une liberté chèrement acquise, il a aussi vu se modeler une nouvelle classe sociale : la bourgeoisie industrielle. Cette dernière n'aura d'ailleurs de cesse d'affirmer ce nouveau statut social et de chercher à tutoyer, voire surpasser la noblesse traditionnelle. Des « châteaux » d'un nouveau genre surgissent de terre, le plus souvent à côté des usines, les anciennes lignes de fortifications sont démantelées et font place à de grands boulevards, des matériaux contemporains, tels l'acier et la fonte, remplacent le bois des charpentes anciennes, génèrent de nouvelles formes architectoniques et composent les bâtis de nouvelles machines.



La rue des Moulins, dans le quartier du « Fort », vers 1900.

Les patrons s'enrichissent, les ouvriers, souvent mal payés et soumis à des cadences de travail inhumaines, rejoignent le lot des « Misérables ». La journée de labeur débute tôt. Toute la famille, enfants compris, est concernée par cet horaire. Pour fuir un tant soit peu la précarité, l'alcool et la foi servent d'échappatoires !

En outre, la disparité des salaires entre hommes et femmes est plus qu'indécente !

A Comines, après la fondation des usines Schouttetten, en 1788, nombre d'autres entreprises font le pari d'un essor textile, prolongeant en cela une activité qui, dès la fin du douzième siècle, donna ses lettres de noblesse à la cité des Louches, à la différence près que l'on passe ainsi d'une économie « familiale » (où le métier à tisser appartenait en pleine propriété au rubanier) à un système industriel dans lequel le maître rubanier devient simple ouvrier. Rubaneries, tissages, retorderies, teintureries... y dessinent une ville grouillante où les cheminées de briques et les toitures à sheds (c'est-à-dire en dents de scie) enserrant des logis modestes, souvent sans grande commodité.

Le traité d'Utrecht (1713) avait séparé l'agglomération cominoise en deux bourgades aux nationalités différentes. Mais on n'impose pas aussi facilement une frontière humaine qu'on ne la fixe sur une carte de géographie : des milliers d'hommes et de femmes grossiront le flux des travailleurs frontaliers dans les deux sens au cours des décennies qui vont suivre ! Des unions, pour le moins singulières, naîtront encore autour de ce partage arbitraire car contraire aux lois de la géographie humaine et historique ! Pour décrire leurs combats, des hommes de lettres empruntent à Victor Hugo un style dans lequel récits de vies et sens de l'histoire contemporaine s'épousent à l'envi. En contrechant, des patrons paternalistes (tels Désiré Ducarin à Comines) tentent d'offrir une réponse humaine, à la fois culturelle, hygiéniste et sociale, apportant aux classes ouvrières un peu d'espoir malgré le clivage dual qui perdurera encore bien longtemps...

Victor Hugo autour de Comines...

Homme de lettres au génie incontesté, Victor Hugo (né en 1802) n'en était pas moins fait de chair et de sang ! D'ailleurs, il paiera à de nombreuses reprises le côté entier de son caractère. Fils de général révolutionnaire, le jeune Victor, après les épisodes napoléoniens, se rallie à la Restauration (Louis XVIII et plus particulièrement Charles X dont il publie une ode à l'occasion de son sacre à Reims, en 1825). En 1823, il crée même un journal libéral : « Le Globe ». Sept ans plus tard, après avoir écrit « Hernani », « Notre-Dame de Paris » et les « Feuilles d'automne », il est fait chevalier de la Légion d'honneur.

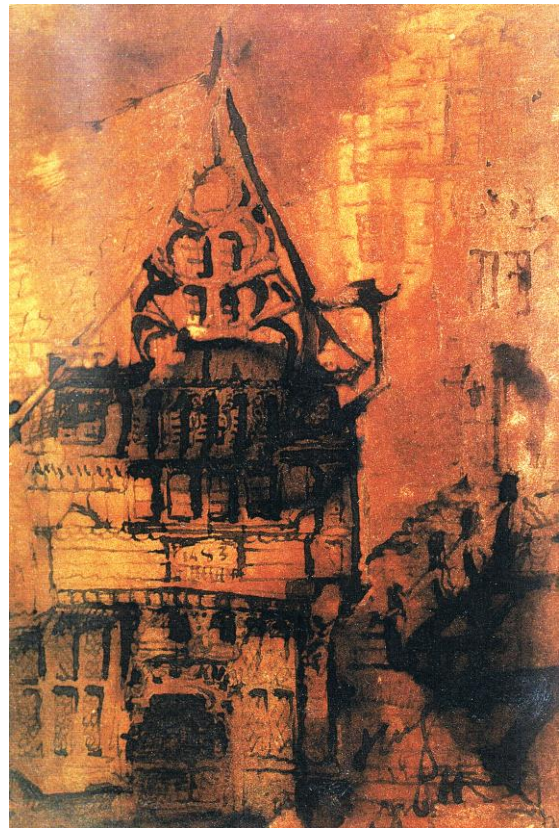


Victor Hugo croqué par Prosper Mérimée (1879).

Exilé volontaire suite au coup d'état de Napoléon III qu'il considère comme traître à la Patrie (il cristallise son dégoût de l'empereur à travers « Napoléon, le Petit »), Hugo mène une vie itinérante d'Ypres à Bruxelles, de Bruges à Jersey-Guernesey, les îles Anglo-Normandes. Cette période de grâce verra naître des chefs-d'œuvre : « les Châtiments » (1853), « les Contemplations » (1856), « Les Misérables » (1862)...

En 1870, suite à la défaite de Sedan, Hugo rentre en France. Il y est accueilli triomphalement. Quand éclate la Commune de Paris, il est à Bruxelles pour régler la succession de son fils. Pourtant acquis aux aspirations des petites gens et à une société plus égale, il dénonce le sang versé et se voit frappé une nouvelle fois d'exil. Résidant de Luxembourg à

Vianden, en passant par Mondorf, il ne délaisse pas la plume et publie « L'Année Terrible » avant de réintégrer Paris et Guernesey. Renouant avec la politique (il fut élu député de Paris en 1846, dans le camp de la droite libérale), Hugo devient sénateur en 1876 et s'oppose à Mac-Mahon, Président de la République. Deux ans plus tard, un malaise accuse un état de santé qui se dégrade. Parallèlement, son œuvre se voit publiée à grande échelle. Le 22 mai 1885, Victor Hugo rend son dernier souffle dans son hôtel particulier parisien. Un million de Français lui rend un dernier hommage avant le transfert de sa dépouille au Panthéon.



Ypres : maison à pans de bois (1483) peinte par Hugo en 1864).

Avant 1871, Victor Hugo a beaucoup voyagé partout en Europe. Dans ses pérégrinations, il s'est épris d'une cité proche de Comines où il a failli s'établir : Ypres. Des notes datant de 1837 à 1871 témoignent de son passage dans la région : il y décrit bien sûr Ypres mais aussi la route qui le mène à Menin, Courtrai et Tournai. En 1851, en visite à Lille, il s'insurge publiquement contre la misère et les conditions du prolétariat urbain.

Eugène Verboeckhoven : un art romantique entre bourgeoisie, nostalgie et sujets idylliques...



« Dame » ou l'expression d'une nouvelle noblesse... industrielle.

Né à Warneton, Eugène Verboeckhoven (1798-1881) est un des plus beaux exemples de « l'ascenseur social » au dix-neuvième siècle. Connu pour être le peintre officiel des rois Guillaume I^{er} des Pays-Bas et de Léopold I^{er} de Belgique, il est issu d'une famille modeste dont le père, Barthélémy Fickaert, est sculpteur. Très vite, le petit Eugène témoigne de ses aptitudes esthétiques et étudie à l'Académie des beaux-arts de Gand. En 1820, il livre ses premières toiles, part peindre au Royaume-Uni, rentre participer aux journées révolutionnaires de 1830 puis prend la direction des Musées de Bruxelles. Reçu à l'Académie Royale Belge en 1845, il s'intéressera aussi à la chose politique, notamment en étant élu échevin à Schaerbeek de 1861 à 1867.



« Cheval » (1857) : un animal idéalisé tout en majesté

S'il a immortalisé, de façon toute classique, bon nombre de notables du royaume, Eugène Verboeckhoven demeure le père de la peinture animalière européenne du 19^{ème} siècle. Alliant classicisme (par le biais de sujets idéalisés : il est le David ou l'Ingres des animaux) et romantisme (notamment par sa manière de décrire les tourmentes d'un paysage, d'une figure ou d'un objet à travers une luminosité et une composition dans laquelle l'effet dramatique est renforcé), Eugène Verboeckhoven est le témoin d'une classe pour laquelle luxe, calme et volupté s'avèrent les dénominateurs communs d'un mode de vie typiquement bourgeois.

Charles Degroux : le réalisme au service des archives du travail !



« L'ivrogne » (1853) ou la réalité ouvrière sans concessions...

Pour livrer toute la substance des composantes de la société, le réalisme a opéré une véritable révolution esthétique en troquant les sacro-saints portraits de nantis pour la vie populaire, surtout celle liée au labeur. Religion, ivresse, aliénation des gestes résultant d'un travail harassant y célèbrent la lutte acharnée d'une classe à la recherche d'émancipation et de droits sociaux. La palette, si claire et riante chez les néoclassiques, se gorge de terre pour livrer des teintes sourdes dont l'écho résonne comme un coup de poing. Point d'idéalisation non plus : le réel y est « brut de décoffrage », parfois même exagéré pour confiner à la caricature, histoire de souligner une attitude, un détail, une faille.

Charles Degroux (1825-1870) voit le jour à Comines mais sa famille déménage en 1833 pour Bruxelles où il fréquente, de 1838 à 1849, les cours de l'Académie des beaux-arts. En 1851, on le retrouve à l'Académie de Düsseldorf, cité où il est confronté de manière brutale à la misère sociale. Cette expérience le bouleverse et il choisit de vouer une partie de son œuvre aux plus démunis.

Toutefois, s'il chante les déconvenues des classes les plus modestes, il n'en oublie pas les attentes éteintes ou dérouterées des autres. En atteste le sublime « Regrets » (encore intitulé « la Promenade »), dans lequel un jeune prêtre fixe l'horizon où évolue une jeune femme à la lisière d'un bois. A ses côtés, un vieux curé à la mobilité réduite, a les yeux dirigés vers la terre. La bible du jeune homme est prête de choir, à l'image de sa vocation qu'il semble tenter, mais vainement, de remettre en question ! Cette toile fait écho à une scène similaire appelée « Chez la cartomancienne » : l'œuvre y présente de modestes petites gens en attente d'un futur plus riant promis par les arts divinatoires...



« Regrets » (vers 1855) : un rêve inaccessible ?

Pierre-Paul Denys (1849-1930) : une certaine idée du nationalisme !

Si le dix-neuvième siècle fait éclore les mouvements romantiques et réalistes, il est aussi celui qui voit poindre un sentiment national parfois exacerbé. Pierre-Paul Denys, instituteur flamingant à Comines, en est la parfaite illustration. Prenant comme postulat de base la puissance économique et culturelle du Comté de Flandre au Moyen-âge, il en fait un instrument d'autodétermination, oubliant singulièrement que c'est la symbiose qui régnait dans le comté (s'étendant des provinces flamandes actuelles jusqu'en Picardie française) qui lui a offert ce renom. Toutefois, débarrassée de son volet « communautaire », son œuvre historique témoigne de l'influence prépondérante du style hugolien, notamment dans « Le crime du château de Comines », où la légende des louches rejoint le roman policier au cœur même du moyen-âge : un « Notre-Dame de Paris » aux couleurs locales !

Olivier Clynckemaillie
Conservateur de Musée de la Rubanerie cominoise



« Le crime du château de Comines » (1912) : du Hugo local !

© textes et photos : Olivier Clynckemaillie, Musée de la Rubanerie cominoise, Avec le soutien du service impression de la Ville de Comines-Warneton et de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.
Dans le cadre de l'année à thème « La Wallonie des grands écrivains ».